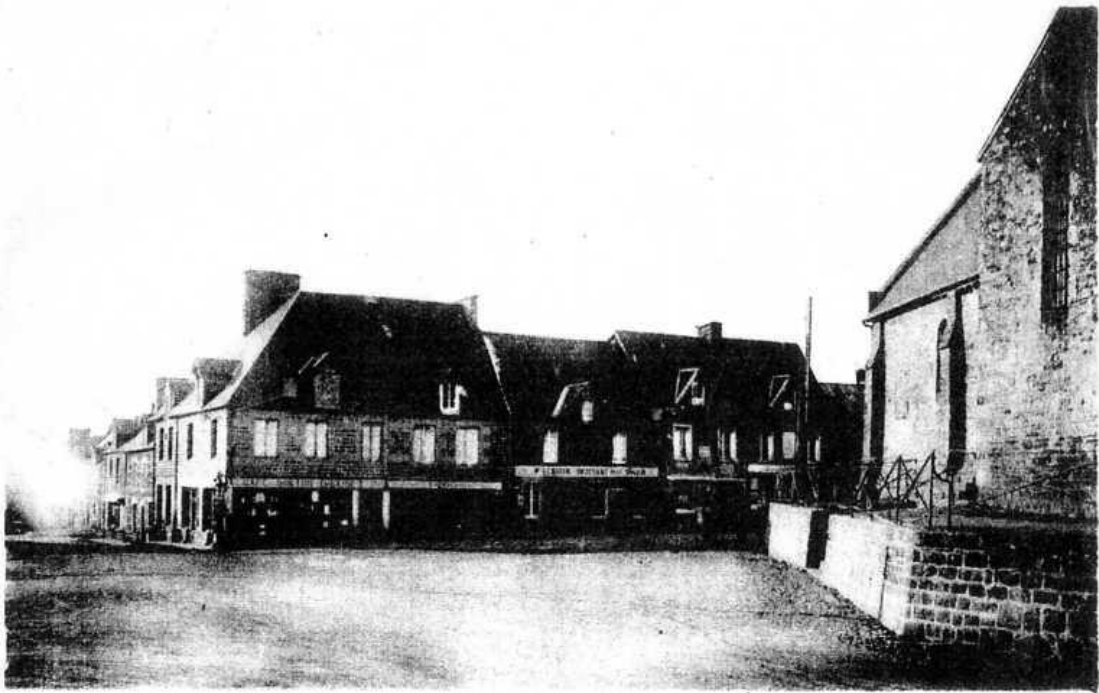


Denise Wolnerman

**Souvenirs de Normandie
A Notre Dame de Cenilly
mars 1943 à septembre 1944**



10084. NOTRE-DAME-de-CENILLY — La Place

Sommaire

**Avant le débarquement
Après le débarquement
Souvenirs de Normandie**

Après le récit de mon frère Maurice, je vais essayer à mon tour, de raconter mes souvenirs de Normandie, où je suis restée réfugiée, dans le petit village de Notre Dame de Cenilly entre mars 1943 et septembre 1944.

Née en octobre 1936, j'aurais juste l'âge de rentrer à l'école à la rentrée de 1942. le port de l'étoile jaune étant déjà en vigueur, pour les Juifs, à partir de 6 ans, ma mère avait cousu la mienne, sur mon manteau. J'appris, sans problème, à lire et écrire, à l'école primaire rue des panoyaux. mon frère a raconté l'incident de la descente de police, dans notre appartement, quand j'avais eu si peur. je me souviens très bien.

De plus, le ravitaillement se faisant rare, à Paris, j'étais fort maigrelette. À mon arrivée en Normandie, je pesais 16 kilos. les braves boulangers qui m'avaient recueillie, se chargèrent de me faire prendre du poids rapidement. en quelques mois, je devais atteindre le chiffre rond de 20 kilos.

Malgré mon jeune âge, je me rendais parfaitement compte du danger que représentaient pour nous les soldats allemands, du fait que nous étions Juifs. Après que mon départ fut décidé, entre mes parents et Simone Jamard, et avec l'accord de sa famille normande, maman prépara ma valise. Je me souviens qu'elle m'avait tricoté un superbe pantalon bleu marine, avec une bande rose, serrée à la cheville, à la façon des culottes de golf, alors à la mode.

J'avais également le bonnet rose assorti, afin de protéger mes oreilles restées sensibles, depuis des otites à répétition.

De son côté Rose m'avait acheté chez son patron le, papetier monsieur Merlot un superbe coffret de papier à lettre avec les cartes postales assorties, représentant les fables de la Fontaine.

J'aurai sûrement plaisir à écrire, dès que j'en serais capable. Je dois dire, que j'appréhendais fort de quitter mes parents pour la première fois, mais il le fallait. il en allait, peut être, de ma vie. Mon voyage se passa dans le Paris Granville. c'était un train spéciale, par sa forme arrondie de ses wagons on aurait dit un gros serpent. après changement à Lison, nous arrivâmes à Saint Lo chez une tante à Simone, qui nous coucha, aimablement. En effet le lendemain, qui était un samedi, passait l'autocar hebdomadaire, qui nous déposerait, 20km plus loin à Notre Dame de Cenilly. Là je fis la connaissance de la famille Lebrun. Marthe était la sœur de la maman de Simone. c'était une femme corpulente, déjà en âge d'être grand mère. Son mari Pierre, était un petit monsieur trapu, tous les deux étaient des gens de grand cœur. Il en fallait, pour accepter de me recueillir ainsi, en temps de guerre, et sans savoir combien de temps.

Je suppose que Germaine avait expliqué notre situation à sa sœur. de mon côté mes parents m'avaient intimé l'ordre de ne dire à personne, que j'étais Juive, car cela pouvait être dangereux, aussi bien pour moi, que pour les braves gens qui me recevaient.

Je ne m'appelais plus Denise Wolnerman, mais Denise Volner.

J'avais si bien compris la leçon, que malgré tous les essais fait par mon entourage, je gardais toujours un silence total sur ma famille.

De leur côté les Lebrun, lorsqu'on les interrogeait, sur moi, déclaraient que c'était la petite fille d'amis de Paris. On leur avait confié l'enfant pour la mettre à l'abri des dangers de bombardements, ainsi que des privations alimentaire de la ville. À la campagne, la nourriture était abondante, et l'air pur, ces arguments paraissaient plausibles. (1)

Les gens qui venaient à la boulangerie, ne cherchèrent jamais à en savoir plus, de même que les soldats Allemands qui me prenaient sur leurs genoux, au café, tenu également par monsieur Lebrun.

Leur fils Alfred, non encore marié, vivait avec eux, ainsi que leur nièce, Christiane Jamard, dont la mère nous avait hébergés à Saint LO. cette jeune fille, cousine Germaine de Simone, (l'amie de ma sœur), aidait les Lebrun à vendre du pain, à la boulangerie, ainsi que pour le service des boissons, au café.

Sur place, Pierre avait un frère Eugène, qui était quincaillier, marié et père de René et Lucienne, tous deux beaucoup plus âgés que moi. Les Lebrun avaient un autre fils, déjà marié, qui vivait dans un village voisin, et qui avait un fils de mon âge, René, lequel venait souvent voir ses grands parents. Mon environnement immédiat se complétait, par les voisins et amis des Boulangers, comme monsieur Quesnel, maréchal Ferrand d'en face marier et père d'une jeune fille Madeleine.

Il y avait aussi monsieur Gravey, le seul hôtelier du bourg, sa femme, et ses enfants : Colette et Michel. ce dernier exactement de mon âge, devait devenir mon petit compagnon de jeu préféré. Il avait eu une attaque de poliomyélite, qui l'avait laissé estropié à vie, marchant en se dandinant comme un canard. Bien sur il était fort gâté, et avait beaucoup de jouets. j'aimais particulièrement son auto rouge, à pédales, ou il m'autorisait à monter, par faveur spéciale. Mitoyenne à la boulangerie, se trouvait l'épicerie de la famille Levionnois, le mari Georges, la femme, leur fille Ginette, âgée de 16 ans, et la belle mère. Ginette, qui possédait encore son ancienne poussette, me promenait dedans et cela me plaisait beaucoup.

Je dois dire que, lors de mon arrivée, j'ai été accueillie avec beaucoup de gentillesse, par tout le monde. Je ne me souviens d'aucune personne désagréable autour de moi.

Si au moins, j'étais avec mes parents, comme je serais heureuse ! je mesurais combien leur absence me peinait. tous les autres enfants avaient leur papa, et leur maman avec eux. Par commodité j'appelais les Lebrun « oncle Pierre, et tante Marthe. Ils étaient aussi affectueux que possible, et me traitaient exactement, comme si j'étais leur petite fille. Ils trouvaient simplement, que mes parents m'avaient trop gâtée, et négligé le chapitre de la politesse. Aussi ils m'obligèrent à faire bien attention de dire : bonjour, s'il vous plait, et merci..., ce que j'oubliais assez facilement.

Les Lebrun étaient très pieux pratiquants, ils m'apprirent des rudiments de prières « notre père » et « je vous salue marie », qu'ils me faisaient réciter avec eux le soir, avant de se mettre au lit.

Le dimanche ; à 10 heures, Marthe m'emmenait avec elle à la messe, après m'avoir mit ma belle robe, et mon beau chapeau.

L'église se trouvait juste en face de leurs deux magasins, ou Pierre et Alfred restaient pour travailler et servir les clients. c'était un jour de grande affluence, avec le mardi, jour de marché.

Les paysans des alentours, venaient au bourg en voitures à cheval, aux grandes roues, aux coffres de bois jaunes vernis avec un toit pliant de toile noire.

Les jeunes voyageaient à vélo. Il savait quelques camionnettes de livraison, chez les commerçants, mais rares étaient ceux qui possédaient une automobile particulière, à part le médecin. celui ci faisait, de nuit comme de jour, des visites, très loin aux environs.

A cette époque, on naissait et on mourait, le plus souvent chez soi.

Chez les Lebrun, on se nourrissait particulièrement bien. Marthe, avant son mariage, avait travaillé comme cuisinière chez des gens fortunés.

Sur le vieux fourneau noir elle savait, mieux que personne, confectionner de succulents plats. J'aimais beaucoup son ragoût de lapin, à la sauce brune accompagné de petits pois frais et carotte, provenant du jardin attenant à la maison.

Un marchand de poisson faisait sa tournée dans le village, le vendredi matin, en camionnette. Il klaxonnait devant la maison, et Marthe lui achetait, soit du congé, soit des coques, soit de la petite friture, soit des crabes vivants.

J'étais alors envoyée avec une cruche, chez Eugène Lebrun pour acheter de la crème fraîche.

En effet le frère de Pierre, possédait quelques vaches, lesquelles leur fournissaient lait, beurre, et crème, en abondance et il nous en faisait profiter.

Marthe accommodait notamment ses coques, farcies à la mie de pain, et cuites avec des aromates, et de la crème fraîche.

Les gâteaux de riz, et les crèmes renversées, au caramel faisaient également mes délices. Des poires, venant du jardin, partaient cuire au four de la boulangerie, enveloppées de pâte sablée, et disposées dans un plat en terre vernissée.

En plus des légumes, des pommes, poires et fraises, le jardin fournissait les groseilles, les framboises le cassis, et la rhubarbe, dont Marthe faisait d'innombrables pots de confiture. *Il me faut aussi mentionner le clapier, où s'ébattaient quelques lapins bien dodus, il paraît que ces animaux sont friands de pissenlits, aussi nous allions leur en chercher au cimetière, ou il en poussait de très gros.*

Parlons maintenant de la boulangerie. Pierre et Alfred se levaient vers quatre heures du matin, tous les jours pour pétrir, avec le levain de la veille, et enfourner, les différents pains de 12 et 6 livres. Ceux de trois livres, ainsi que les petites flûtes dures, qui servaient à la soupe, étaient fait à la levure, vendue dans de gros paquets carrés.

Les paysans, lorsqu'ils venaient au bourg, achetaient souvent un gros pain de 12 livres, avec éventuellement, un ou deux de 6 livres. cela leur faisait la semaine. en échange de quoi, ils laissaient au boulanger de gros paniers d'œufs, et d'énormes mottes de beurre frais.

Pierre, aidé d'Alfred s'en servait ensuite, pour préparer toutes sortes de bons gâteaux. Ils faisaient de la brioche, des biscuits de Savoie, des petits sablés dorés, des biscuits à la cuiller, et avec la pâte feuilletée, des cornets fourrés de crème pâtissière, et des pavés recouverts de sucre glacé. A cela, il faut ajouter les mokas, décorés de crèmes au café ou au chocolat.

On peut facilement imaginer mon émerveillement, devant toutes ces bonnes choses, par contraste avec Paris en guerre, où maman avait déjà toutes les peines du monde, à me faire manger, du fait de mon petit appétit, et encore plus lorsque la nourriture devint infecte, pour cause de restriction.

La Normandie ne connaissait pas ce genre de problèmes, bien que des tickets de rationnement y aient été instaurés comme ailleurs, on trouvait de tout.

Les soldats Allemands appréciaient tout autant, ce pays de cocagne. Ils étaient devenus des clients fidèles de la boulangerie, ainsi que du café. Là il consommaient, en amateur éclairés, le cidre frais, le cidre bouché, et surtout les petits verres de calvados, qui accompagnaient chaque tasse de café noir, et que l'on appelait la goutte.

On comprendra, après cela, qu'ils étaient d'excellente humeur, et peu enclins à inquiéter qui que ce fut, dans la population de Notre Dame de Cenilly.

Si l'on ajoute à cela, qu'il n'y a eu, la bas, aucun attentat contre les soldats Allemands, on comprend que, quelques années après la guerre Alfred ait reçu la visite de plusieurs anciens occupants, voulant revoir ce petit coin de paradis, qui leur avait laissé un si bon souvenir.

La famille Lebrun ne se contentait de me traiter comme une petite princesse. Il leur tenait à cœur de venir en aide, non seulement à Germaine et Simone Jamard, mais aussi à mes parents, restés à Paris. tous reçurent régulièrement, des colis, contenant : saucisson frais, beurre, biscuits de Savoie, biscuits à la cuiller, ainsi que des gâteaux à la pâte feuilletée, et des sablés. A l'époque cela n'avait pas de prix ; D'ailleurs je suppose que ces braves gens, si désintéressés, n'ont jamais réclamé le moindre argent, en échange.

Dès mon arrivée à la campagne, je fis la connaissance d'un monde nouveau, avec toutes sortes de bêtes. La première fois que j'ai vu une vache, et surtout que je l'ai entendue meugler, je me suis sauvée, à toutes jambes, au grand amusement de Lucienne, qui gardait le petit troupeau.

Elle m'assura que ces gros animaux n'étaient pas méchants, et que je pourrai même les conduire, quand je voudrai, ce que je fis, par la suite

Au fond du jardin, Marthe avait un poulailler, elle m'y emmenait donner du grain aux poules. A la boulangerie, dormaient voluptueusement, les deux chats, chargés de veiller aux souris. Dans la maison, circulait riquette, la bonne grosse chienne fox, blanche, avec de grandes taches marron clair.

L'accès du jardin était bien gardé par le méchant chien loup portant mal son nom de love. De sa niche, partait une grosse chaîne, qu'il tirait en aboyant féroce, dès que quiconque passait dans les parrages. J'en ai toujours eu très peur, car il était bien capable de me dévorer.

Plus tard, je vis chez les paysans, le cochon, que l'on engraisait toute l'année, pour le tuer, en une grande fête, ou venait tout le voisinage, pour aider au dépeçage et emporter quelques morceaux. Avant de mourir, l'animal criait longtemps, à fendre l'âme.

J'aimais aussi regarder notre voisin, monsieur Quesnel, le maréchal Ferrand, clouer des gros fers aux sabots des chevaux, qui ne paraissaient pas souffrir de l'opération.

Je vais maintenant évoquer mes études.

A Paris, j'étais allée environ six mois à l'école, apprenant des rudiments de lecture, d'écriture, et de calcul.

Dès mon arrivée, je fus inscrite à la petite école de filles de Notre Dame de Cenilly.

L'institutrice, jeune brunette sympathique et très dynamique, avait fort à faire.

En effet contrairement aux classes parisiennes, de 30 élèves du même âge, nous étions, dans la même pièce, et avec le même nombre d'enfants, mais de trois niveaux différents.

Il y avait donc deux classes, l'une, où j'étais, de trois niveaux, pour les 7 à 9 ans, l'autre avec une autre personne, pour les trois niveaux de 10 à 12 ans, soit jusqu'au certificat d'études.

Il était de même pour les garçons. Leur directeur faisait, en plus de la classe des aînés, office de secrétaire de mairie. Celle-ci jouxtait l'école.

Il est facile de comprendre que dans ces conditions, notre maîtresse devait faire preuve d'organisation, dans la répartition de son emploi du temps pendant qu'elle expliquait aux plus petits les autres faisaient des exercices, et vice versa, elle s'en sortait fort bien.

Je repris donc mes études, à peu près au même point, où je les avais laissées à Paris, et n'eus pas de problèmes particuliers d'adaptation. Si j'apprenais facilement à lire et à écrire il n'en était pas de même, pour le calcul.

J'adorais l'histoire, le dessin et les chansons que l'on apprenait : « trois jeunes tambours » par exemple, ou lundi matin, le roi, la reine et le petit prince, sont venus chez moi, pour me serrer la pince, comme j'étais pas là, le petit prince a dit, puisque c'est ainsi nous reviendrons mardi. Mardi matin. Etc... et ainsi indéfiniment.

Dans la cour de l'école, grâce aux haies qui la bordaient, on continuait la leçon en imitant une page d'écriture. Pour cela, on piquait des rangées de points, avec la pointe d'une épine, sur une grande feuille de lierre.

Une ronde se formait souvent, avec l'air : j'aime la galette savez vous comment ? Quand elle est bien faite avec du beurre dedans la la la...

La galette étant une crêpe de sarrasin, que l'on pouvait manger, soit au beurre salé, soit sucrée à la confiture.

Les enfants, et particulièrement les petits paysans, prononçaient le français, à la façon normande par exemple :

« J'vas vé la vak, et le Viau, avec l'siau, dame oui, mai itou » répondait un autre, c'est-à-dire « je vais voir la vache et le veau, avec le seau, oui moi aussi. une expression fréquemment employée. Était : « a tantôt » c'est adire « a cet après-midi ou « a bientôt.

. Après une année, lorsque je suis rentrée à Paris, j'avais si bien assimilé l'accent, que j'ai mis un certain temps, a le perdre.

j'avais emmené avec moi ,un certain nombre de mes jouets préférés :le gros baigneur,qui avait appartenu a ma sœur ,le marin en caoutchouc,et mon vieil ours claudé.Ses bras et jambes ,bien malmenés,avaient été souvent recousus au tronc.comme je lui faisais des piqûres,avec une aiguille a tricoter ,il perdait par les trous ,une partie du son,dont il avait été bourré.

En mai 1943,Christiane,qui avait un appareil de photo,prit une série de clichés,pour les envoyer a mes parents.j'y figure,soit avec mon camarade Michel,soit dans le jardin,avec la tante Marthe,mon baigneur,et riquette a mes pieds,soit en compagnie de mes camarades de classe,et il y en aune aussi avec Christiane et Lucienne j'ai toutes ces photos a la maison. L'hiver de 1943 fut très froid, mais je ne mis jamais le beau pantalon que maman m'avait ticoté.en effet, je m'aperçus que les autres fillettes ne portaient que de gros bas de laine, attachés par un petit porte jarretelles.j'en voulus une paire immédiatement, ainsi que de petits sabots jaunes vernis, garnis d'une bande de cuir, qu'on enfilaient sur de petits chaussons de tissus

.Je me fis également acheter un petit panier d'osier,dont le couvercle,articulé au centre,se relevait,en deux pars,pour y mettre mon goûter,comme je l'avais vu faire a mes camarades. Dans la cour de l'école, s'édifia rapidement un énorme bonhomme de neige, et nous nous bombardâmes avec force boules.

Le grand trajet que devaient faire beaucoup d'enfants, pour aller en classe, était moins facile. Les fermes se trouvaient éparpillées dans un rayon de quelques kilomètres, autour du bourg.L'été tout le monde venait en vélo, en se donnant rendez-vous, par secteur.C'était plus agréable que de voyager seul .L'hiver, je crois que beaucoup devaient marcher a pied, le ramassage scolaire n'existant pas.

A midi, comme il n'y avait ni réfectoire, ni cantine, c'était chez la tante Marthe, que toute la classe se retrouvait.Elle plaçait les enfants, a l'une des grandes tables du café, et leur réchauffait la gamelle, préparée par les parents.Elle les servait comme une mère, veillant a ce qu'ils ne manquent ni de pain, ni de cidre frais.

En même temps qu'a l'école ,je fus inscrite au catéchisme,comme tous les autres de mon age.Monsieur le curé était un homme d'un certain age ,très rigoriste.Il était plus craint qu'aimé. Tous les enfants du village devaient assister a la messe,et aux vêpres,ou ils étaient obligés de se grouper sur les bancs les plus proches de l'autel,ce qui permettait au prêtre ,de remarquer les absents.Les parents étaient alors semoncés,pour que cela ne se reproduise pas. Pour moi, les rudiments d'instruction religieuse ne me posèrent aucun problème.j'admettais l'existence de Dieu, de Marie, Jésus et tout les anges, et de tout les saints, avec autant d'évidence que ce que j'apprenais en classe

.Monsieur le curé ,très content de moi,me délivrait des bons points,petits carrés de papier fort,de diverses couleurs,usés a force de servir .Au recto , l'image montrait toujours le christ,au bord du lac de Galilée,se promenant en compagnie d'un berger.Au verso,quelques pieuses sentences.J'en ai conservé,en souvenir,une demi douzaine.en plus des bons points j'étais devenue une collectionneuse d'images pieuses, et de communion.J'en avais remarqué de très belles dans le gros missel de la tante Marthe .Elle m'en avait donné quelques une,que je gardais précieusement,dans le petit livre de messe pour enfants,qu'elle m'avait procuré.de plus la tante m'avait acheté un chapelet de perles carrées blanches,et une chaîne argentée munie d'une croix blanche,garnie d'imitations de turquoises.Je portais aussi,sur moi,car ce n'étais pas tout,toutes sortes de médailles

: Notre dame de lourdes, Jeanne d'arc, un Christ avec Des enfants, la médaille miraculeuse de la rue du bac, etc. J'en ai gardé dans ma boîte a souvenir

Inutile de dire, combien j'étais contente de me préparer, comme mes camarades, a la communion privée, que l'on faisait alors a l'age de huit ans. La cérémonie était plus simple que la communion solennelle, a douze ans. Les fillettes étaient toutes habillées en robe courte, blanche, et portaient sur la tête, une simple couronne de fleurs blanches. Nous étions déjà en 1944. La fête devait se faire vers le mois de mai.

Quelques temps avant. Monsieur le curé demanda aux Lebrun de lui fournir mon certificat de baptême, indispensable a la cérémonie. On écrivit donc a mes parents, lesquels répondirent, et pour cause, qu'ils ne pouvaient pas en envoyer.

Pas de certificat pas de communion. Je fus horriblement déçue par cette histoire, a laquelle je ne comprenais rien. Pour tempérer mon chagrin, le jour venu, Marthe m'habilla avec la belle robe blanche en tulle brodé, que j'avais apportée avec moi. Cette robe avait été donnée par madame Rubins, a ma sœur, qui l'avait portée quelques années auparavant.

La tante m'avait fabriqué une couronne de fil de fer, sur laquelle elle avait enroulé du papier de soie blanc, des fleurs en papier de soie imitaient des petits œillets, et complétaient la garniture.

On m'autorisa a suivre la procession, des autres petites communiantes, a l'église et l'on me photographia ensuite. J'ai d'ailleurs conservé cette photo.

Lorsque a mon retour a Paris, j'insistai auprès de mes parents pour faire la communion solennelle, ils me répondirent que cela ne se faisait pas chez les Juifs.

J'étais devenue très pieuse, et cela me perturba beaucoup, d'avoir a rompre, ainsi, avec la religion chrétienne.

Dans le département de la Manche, le bocage se composait de petites prairies entrecoupées de haies assez hautes, et touffues. on y pratiquait, exclusivement, l'élevage des vaches laitières. J'ai souvent assisté a la traite de ces animaux, soit par Lucienne, soit par angèle Quesnel, l'épouse du maréchal ferrant, qui possédait aussi un petit troupeau. Traire une vache n'était pas si facile qu'on pourrait l'imaginer. Pour que la bête se laisse faire, il fallait qu'elle reconnaisse la main expérimentée de sa maîtresse installée sur un petit tabouret de bois. quand les deux lourds seaux étaient pleins de lait chaud et mousseux, on les transportait attachés a une chaîne reliée a un appareil, genre de carcan de bois, pausé sur les épaules. ainsi la charge était mieux réparties que si l'on avait porté les seaux a bout de bras. En effet les fermes d'habitation se trouvaient souvent assez distantes des prairies.

Ensuite intervenait l'opération d'écémage, avec une machine électrique. D'un robinet, coulait le petit lait, utilisé pour la nourriture des veaux, de l'autre sortait une crème onctueuse.

On pouvait l'utiliser, le cas échéant, pour fabriquer du beurre, brassé dans une baratte : espèce de petit tonneau, a manivelle, placé sur des pieds.

La vie quotidienne, dans les fermes, était rude. pour le chauffage et la cuisine on utilisait une grande cheminée.

Dans l'âtre, j'ai vu cuire la soupe, dans une marmite en fonte noire, posée sur un trépied, cette soupe de légumes était assaisonnée de graisse de bœuf, conservée dans de grande jarres en grés, après avoir été préalablement fondue. J'en trouvais le goût infecté.

Pour garder ce potage chaud, les gens le mangeaient, non dans des assiettes, mais dans de petites soupières individuelles, de grés vernis.

Pour épaissir, on ajoutait du pain, brun, dur la flûte, coupée en tranches fines.

Les gens avaient tous des jardins, une basse-cour, faisaient des conserves en bocaux, et savaient fumer les énormes jambons crus.

Le gros pain ovale de douze livres ,débité en longues tartines,était d'un goût désagréable ,à cause de l'acidité du levain.la croûte très dur ,nécessitait une bonne dentition.L'eau courante au robinet,n'existait pas.Il fallait aller au puit,ramener de lourds seaux.Dans le meilleur des cas,comme chez les Lebrun,il y avait une pompe dans le jardin,c'était déjà plus facile.Pour la toilette,l'eau réchauffée(Marthe avait une cuisinière avec un réservoir) l'eau était montée dans les chambres dans un broc,et versée dans le nécessaire de toilette,cuvette et cruche en faïence décorée,posées sur une table de toilette,au dessus de marbre,avec des étagères et tiroirs pour ranger les accessoires.

Bien entendu ,pas de w.c.à chasse d'eau.Il y avait une cabane au fond du jardin ,pour s'asseoir sur un banc percé de gros trous,fermés par un couvercle,le tout en bois.Dans les fermes ,c'était souvent la prairie qui servait de lieux d'aisances.

Avant de percer un puits on appelait le sourcier ,pour trouver l'emplacement le meilleur.Cet homme arrivait,muni d'une baguette fourchue,en bois de coudrier,c'est-à-dire de noisetier sauvage.Il plaçait un bout de la fourche dans la main droite,l'autre dans la main gauche ,et se promener sur le terrain.

A l'endroit où l'on pouvait trouver de l'eau, la fourche se mettait à tourner d'elle même. Intriguée, j'ai demandé a essayer a mon tour.A ma grande surprise, j'ai senti la baguette,que je maintenais pourtant fermement,se tordre en voulant tourner,c'était impressionnant. Puisque nous parlons d'eau, voyons comment se faisait la lessive.On attendait qu'il y ait beaucoup de linge sale.Ensuite, on le transportait, en brouette, jusqu'au lavoir du village, petit étang bordé de pierres plates.Les femmes y installaient leurs petites cases, a coussins, ou elles s'agenouillaient.

Avec un gros savon, et une planche, elles savonnaient ; rinçaient, et battaient énergiquement, avec un battoir, pour essorer le linge.celui qui était très sale était bouilli, avec de la lessive, dans de grandes lessiveuses métalliques.

Le séchage se faisait le plus souvent en plein air, sur des fils tendus, le linge maintenu par des pinces en bois.

Il existait un service de couturière, a domicile, venant avec sa petite machine, a manivelle, faire le raccommodage et les petits travaux.Elle restait un ou deux jours, et repartait plus loin.Pour les robes, on allait chez une couturière plus expérimentée.A cette époque,les gens achetaient leur étoffe,car le prêt a porter n'était pas développé.

En semaine,les dames ,même encore jeune,étaient vêtues ,le plus souvent,de tissus a fond noir ou gris foncé ,avec de petites fleurettes blanches,ou des dessins géométriques .Les belles toilettes gaies étaient réservées aux dimanches,jours de fêtes,et cérémonies familiales. On portait aussi des chapeaux, en paille plus ou moins ornés de fleurs, rubans voilettes e.t.c...

Malgré cette vie rude, il ne faudrait pas croire que les gens étaient tristes, ou malheureux.

L'été, les foins étaient l'occasion de se réunir entre voisins, pour travailler.

L'herbe était coupée à la main, avec de grandes faux, ou à la machine mécanique tirée par un cheval.

Séché et retourné, cela devenait du foin doré qui, réunis en meules et attachés en bottes, était rentré dans les greniers, pour servir de fourrage aux bêtes, pendant l'hiver.

Le travail terminé, on faisait bombance autour de la grande table du propriétaire des prairies.

Les enfants qui, eux, ne travaillaient pas, se réunissaient pour jouer dans les haies.On ramassait des paniers de mures, de minuscules fraises des bois, enfilées, que l'on ramenait sur de longues herbes dures.

Le dimanche, les repas de famille étaient plus élaborés.Tout le monde achetait des gâteaux en sortant de la messe.L'après midi, les jeunes allaient en bicyclette, souvent entre amis,dans les

Villages voisins, au bal. Dommage qu'il fallait rentrer de bonne heure, pour s'occuper des bêtes. La traite n'attendait

A notre dame de cenilly, le bal du village avait lieu dans une salle de l'hôtel de monsieur Gravey, le père de Michel.

Même les enfants dansaient au son de l'accordéon. tout le monde se connaissait, on s'y amusait énormément.

J'ai eu aussi l'occasion d'être invitée à des mariages, soit dans la famille, soit chez des bons amis ou des clients de la boulangerie

.Les noces réunissaient facilement une centaine de personnes, venues souvent des villages voisins. Une grange, ou un garage, servait de local. Bien nettoyés, et une fois les murs tendus de draps blancs et décorés de branches et de fleurs, il ne restait plus qu'à dresser, sur des tréteaux, de longues tables en U bordées de bancs

.Les mariés trônaient sur la table centrale. Chaque invité trouvait, face à son assiette, adossé à la rangée de verres, un superbe menu illustré, le plus souvent imprimé, avec le nom du convive. Comme on ne me connaissait que de vue, j'avais droit à l'appellation flatteuse, de « mademoiselle de Paris ». souvent les gens gardaient ces menus à titre de souvenir.

Inutile de dire combien les repas de noces étaient copieux, longs, et combien abondants les divers vins, liqueurs, calvados, etc. ... que l'on buvait. on ne sablait pas de champagne, mais du cidre bouché avec du fil de fer, fruité et sucré, qui pétillait en moussant. Chacun s'il possédait des pommiers, le fabriquait, et en gardait précieusement, dans la cave, quelques bonnes bouteilles, pour les grandes occasions.

Les noces étaient un endroit de rencontres, pour la jeunesse. Cela permettait ensuite, avec de nouvelles fiançailles, d'autres mariages en perspective.

Si j'ai tenu à d'écrire, minutieusement, la vie bucolique et agréable, qui fut la mienne pendant plus d'un an (de mars 43 à juin 44) c'est par contraste avec l'horreur qui régnait à Paris, à la même époque.

Les privations, et les exactions contre les juifs étaient inexistantes à Notre Dame de Cenilly, ou, probablement, personne n'avait jamais vu de Juif de sa vie.

Dans ces conditions, ni moi, ni ma famille (qui recevait d'excellentes nouvelles de Normandie), ne pouvaient imaginer que c'est juste dans cette région, que se ferait le débarquement allié, dont je vais parler maintenant.

Pour une meilleure compréhension de ces événements dramatiques, je suis obligée d'ouvrir une parenthèse, pour résumer les opérations militaires.

Depuis 1942, les anglos américains, déclaraient publiquement leur intention de débarquer en Europe, pour soulager le front russe

.Aussi les allemands fortifiaient-ils toutes les côtes en leur possession, depuis la Norvège jusqu'à la frontière Espagnole.

Chaque jour, ils se demandaient : «ou et quand ». finalement, le grand quartier général Allemand se mit en tête que le débarquement se ferait dans le pas de calais. Partout ailleurs, pensaient-ils, il ne pouvait y avoir que des manœuvres de diversions.

Ce point demande quelques éclaircissements. Il paraissait tout à fait logique que, basées dans le sud de l'Angleterre, les troupes alliées chercheraient le trajet le plus court : d'une part pour éviter un long voyage en mer, d'autre part, pour permettre à l'aviation d'opérer au plus près de ces bases.

Le pas de Calais et le pays de Caux répondaient à ces conditions. Le sachant, les Allemands avaient construit dans ces régions, un mur de défense infranchissable. Une solution de rechange aurait consisté à débarquer dans le port de Cherbourg, mais là aussi, c'était devenu une forteresse, imprenable par la mer.

La Bretagne étant encore plus éloignée, aussi en désespoir de cause, les alliés choisirent donc la basse normandie.

Mais là, il y avait une difficulté de taille : le manque absolu de ports. Comment pourrait on, sur des plages, acheminer tout le gros matériel.

On inventa, alors, la notion de port artificiel, et flottant, chose inimaginable par les Allemands.

Il faut dire, par ailleurs, que dans la guerre des services secrets, les anglais se montrèrent des virtuoses.

Ils s'arrangèrent pour que des documents irréfutables tombent entre les mains ennemies. Ces documents donnaient l'ordre à la résistance Française, de se tenir prête dans le pas de Calais, ou le débarquement disaient-ils, était décidé.

En outre l'état major Allemand du pas de calais, était averti, par des indiscretions, que le signal du débarquement se ferait au moyen d'un message radio, comprenant les deux vers de Verlaine « les longs sanglots des violons de l'automne, bercent mon cœur d'une langueur monotone ».

Lorsque, le 5 juin, ils entendirent ce message, toutes les troupes du pas de Calais, furent mises en état d'alerte. Le grand état major allemand fut également alerté, ainsi que celui de Normandie, mais personne ne crut à cette histoire de Verlaine, pensant que c'était une blague.

En fait, le signal était le vrai, mais les troupes normandes ne furent pas mises en état d'alerte. Or le débarquement allié avait lieu, bel et bien, en Normandie, le 6 juin au matin, alors que la tempête faisait rage, rendant la mer si dangereuse qu'aucun navire allemand ne s'y hasarda. la surprise, chez eux, fut complète.

Les Américains avaient débarqué à Utah beach et Omaha beach, ces deux plages se trouvent à une cinquantaine de kilomètres, au nord de notre dame de cenilly.

Une division aéroportée, était en outre larguée à sainte mère église, à 7 kilomètres dans les terres.

Quant aux Anglais, ils avaient débarqué, plus à l'est, au nord de Caen.

Le quartier général allemand, s'attendant encore à un autre débarquement, dans le pas de calais, hésita donc à engager la totalité de ses réserves en Normandie.

Tout le mois de juin fut occupé, par les Américains, à conquérir Cherbourg.

De ce fait Notre Dame de Cenilly se trouva encore à l'écart du front. De leur côté, les Anglais restaient bloqués au dessus de Caen, à cause de furieuses contre attaques ennemies. Début juillet, le général Eisenhower, chef suprême des alliés, décida de tenter, a tout prix, une percée vers le sud, et notamment vers le secteur de Saint Lo, afin de débloquer la situation. Cette fois, les combats se rapprochaient de Notre dame de cenilly.

En effet, alors que le 2 juillet le front se trouvait encore à 30kilomètres de notre village, du 7 au 11 juillet, il se trouvait à 25 kilomètres sur une ligne La haye du puits Carentan.

Cette guerre des haies, très difficile se termina le 19 par la prise de saint Lo, mais les bombardements furent si féroces, que la ville était complètement rasée, et n'était qu'un amas de ruines et de trous, creusés par les bombes.

Par bonheur la mère de christiane habitait dans le faubourg d'Agneaux, de l'autre côté de la vire, dans un secteur épargné.

De jour et de nuit, les chasseurs bombardiers Américains avaient mitraille les voies ferrées, ainsi que toutes les autres communications, anéantissant les troupes ennemies sur les routes. Au 21 juillet, le front se stabilisa sur une ligne allant de Lessay, par Périers, vers saint Lo à 18 kilomètres de Cenilly.

Le 24 juillet, surprise ! L'infanterie Américaine recule. Explication : prévenus de l'imminence d'un terrible bombardement de la ligne de front, et connaissant la maladresse

proverbiale des bombardiers, les fantassins ne tenaient pas à recevoir leurs propres bombes. Cela leur était déjà arrivé

Effectivement, le 25, l'opération « cobra » était déclenchée, entre 9 heures et 10 heures du matin, 2000 avions, avec 5000 tonnes de bombes, s'acharnèrent à tout détruire sur 7 km de front, et 3 km de profondeur.

Les blindés du général Patton se préparaient à passer, entre Montreuil sur lozon, et la chapelle en juger, soit à 15 km au nord à vol d'oiseau, de Notre Dame de Cenilly.

Pour que les chars américains passent, il leur fallut aplanir la route, au bulldozer tant les bombes l'avaient labourée.

C'est à ce moment, que, du côté allemand, un officier, le propre fils du maréchal Von Kluge, fut envoyé par le quartier général, pour remettre au chef des blindés, l'ordre suivant :

« résistez sur la ligne Périers – saint Lo, sans reculer davantage.

Réponse du général allemand en colère « aucun de mes chars, aucun de mes grenadiers, ne reculera, ils ne bougeront plus jusqu'à la fin des temps, car ils sont tous morts sous les bombes ».

Le 26 juillet, les allemands résistaient pourtant encore, à Marigny, 10 km de notre dame de cenilly. 400 chasseurs bombardiers mitraillèrent alors, en piqué, sans merci.

Depuis le 24 juillet, le poste de commandement des blindés allemands, se trouvait dans une ferme, à Canisy, 9 km de notre dame de cenilly, qui fut libéré le 26 au soir.

De là, les officiers Allemands s'enfuirent, pour se réfugier, à Dangy .si l'on Regarde une carte Michelin, on voit que Dangy se trouve en bordure de la départementale 38 .A 5 km au sud, c'est cette même route qui conduit directement à notre dame de cenilly.

Dangy fut libéré le 27 à midi, Notre Dame de Cnilly, le 27 dans la journée.

Le soir du 27 le général Bayerlein, qui avait commandé la plus prestigieuse des divisions blindées allemandes, n'eut d'autre ressource que de s'enfuir, à pied, et solitaire, sur la route de Percy.

Maintenant qu'il ne restait plus que des débris de toutes les divisions blindées allemandes, de Normandie, le général Patton pouvait foncer à grande vitesse en suivant la départementale 38, par Gavray, vers Avranches, qui fut libéré le 1^{er} août 1944.

Caen de son côté, fut aussi martyrisé que Saint Lo .les anglais le libérèrent le 20 juillet. Ce n'était que des ruines.

J'ai trouvé toutes ces précisions dans le livre « ils arrivent La bataille de Normandie » édité chez Laffont, en 1961.

L'auteur, Paul Carrel, était à l'époque, soldat Allemand, sur le terrain, et s'est attaché à recueillir les témoignages de tous ses camarades survivants.

Maintenant que j'ai situé le contexte militaire, je peux revenir à ma propre histoire.

Un matin de juin 44 on, entendit un bruit inhabituel. C'était le roulement ininterrompu d'avions, volant très haut. Cela dura pratiquement toute la journée, sans que personne n'en comprenne la raison. Nous étions le 6 juin

.J'ai supposé, par la suite, que c'était l'aviation alliée qui, le premier jour, avait reçu mission de casser toutes les voies de communications de la région.

Il est possible que ces escadrilles, qui opéraient sans le moindre répit, ne cessaient de passer au dessus de nos têtes, bien haut pour éviter la DCA allemande

.Par la presse, on apprit le débarquement, mais cela ne changea rien à notre vie, pendant le mois de juin, si ce n'est que le courrier ne marchait plus .ni mes parents, ni nous, ne pouvions correspondre.

Dès le mois de juillet, les choses commencèrent à se gâter, progressivement. On entendait parfois, au loin, des combats aériens. A plusieurs reprises, on trouva, dans les champs, une multitude de longues languettes de papier d'aluminium, d'environ un demi centimètre de large, c'était incompréhensible

„J'ai su, depuis, que ces nuages de papier métallisé, étaient lancés par l'aviation alliée, afin que les radars ennemis ne puissent les repérer.

Peu à peu, on a commencé à entendre des bruits de bombardements, plus ou moins lointains. Par la suite, ces bruits ne cessèrent de se rapprocher.

Nous étions, environ, au milieu juillet, j'étais déjà en vacances scolaires. Plus tard, on apprit la libération de Saint Lo, par les Américains.

Dès ce moment là ça commencer à chauffer pour nous. La route qui longeait le village fut bombardée épisodiquement. En se promenant, on observait d'énormes entonnoirs, d'un diamètre de plusieurs mètres, et très profonds. Par terre, on voyait des éclats métalliques, avec des reflets, et dont les rebords étaient irréguliers et très tranchants. Il ne fallait surtout pas y toucher.

De plus, on a commencé à entendre des mitraillages d'avions, qui piquaient sur leur cible, avec un sifflement strident, qui nous glaçait le sang. Après quoi lorsqu'on sortait, on trouvait, ça et là, une multitude de petites douilles de cuivre brillant, d'une dizaine de centimètres de diamètre. Comme tous les enfants, je m'amusais à les ramasser. –

Notre maison, et toutes celles du bourg, étaient alignées sur le bord de la route. Lorsqu'on entendait le mitraillage, on craignait d'être atteints à l'intérieur des maisons, surtout que les vitres tremblaient, et que les balles semblaient tomber à proximité. En fait, les chasseurs devaient bien viser, car il n'en fut rien, mais nous étions mort de peur.

Un jour, dans l'affolement, on me plaqua contre un mur au-dessous d'un miroir, ce qu'il fallait éviter, car la glace menaçait de me tomber sur le crâne.

Les femmes, me communiquant leur peur, je préférais rester avec les hommes, qui, au moins, gardaient leur calme, ce qui me rassurait.

C'est à peu près à cette période, que les Lebrun, cherchant à me mettre davantage à l'abri, m'envoyèrent, de temps en temps, passer quelque jour dans une ferme des environs. Elle se trouvait à peu près à 1km au nord du bourg. On prenait la route, pour bifurquer à droite dans un petit chemin de terre, qui menait au hameau de la Picanière. Là habitait Angelina, une vieille amie des Lebrun.

Elle gardait justement, pendant les vacances, un petit fils de mon âge, et je fus ravie de m'amuser avec lui, en toute tranquillité.

Par contre les conditions de vie étaient des plus rustiques : aucun w.c., la cuisine dans l'âtre, la literie sommaire etc....

Au bout de quelques jours, je revins chez les Lebrun. Plus tard, en plus des bombardements et mitrilles de jour, il nous fut impossible de dormir. Toutes les nuits, régulièrement et continuellement, on entendait des bruits d'artillerie lourde. Chaque minute, avec une régularité d'horloge, partait une salve impressionnante, malgré la distance. Avec le recul, je suppose qu'il s'agissait de la défense Allemande sur la fameuse ligne de front : Périers –Saint Lo, car cela dura plusieurs nuits.

Bien plus effrayants que la canonnade lointaine, étaient les sifflements affreux des bombes et obus, qui précédaient leur explosion aux alentours.

A chaque fois qu'on les entendait siffler à nos oreilles, on se demandait « est-ce pour nous » Marthe, Christiane, et moi-même, passions une partie de ces nuits à réciter des prières.

D'ailleurs, on se couchait tout habillés.

On arriva ainsi, à la date fatidique du 26 juillet. Les mitraillages se rapprochèrent encore, beaucoup d'avions circulaient au dessus du village, bien menaçants. Etait ce une partie des

400 chasseurs, opérant vers Canisy, à 9 km seulement, et qui fut libéré, ce jour là je ne sais pas. Toujours est-il que Pierre et Alfred, peu rassurés par la tournure des événements, décidèrent, le 26 à 18 h30, que nous devions, en vitesse, aller nous réfugier à la Picanière. Au moins, serait-on à l'abri de cette maudite route, d'où venaient souvent nos ennuis. On décida de prévenir les voisins, de notre décision. S'ils voulaient venir avec nous, on partirait aussitôt tous ensemble. La ferme d'Angelina, où elle vivait seule, était assez grande pour tout le monde.

La famille Levionnois occupait à notre gauche, la maison mitoyenne. Devant la proposition de Pierre et Alfred, ils trouvaient que c'était bien imprudent de s'aventurer, ainsi, sur la route dangereuse. mieux valait, pensaient-ils, ne pas bouger de chez soi. Ils restèrent donc.

On alla, ensuite, chez les Quesnel, qui habitaient la maison d'en face. Eux, voulaient bien partir, mais à l'heure de la soupe, ils préféraient la manger tranquillement chez eux, pour nous rejoindre ensuite à la Picanière. Fin juillet, il faisait encore jour longtemps.

Après quoi, on prépara quelques affaires, moi mon petit sac à main, où étaient tous mes petits trésors, et on prit la route, vers le nord, d'un pas rapide. Il valait mieux ne pas trop traîner en chemin.

A peine étions nous parti, et avions nous parcouru une centaine de mètres, qu'une violente explosion, et même plusieurs, se firent entendre derrière nous. En pressant le pas, nous atteignîmes, sans encombre, la Picanière.

Le temps passait, pourquoi les Quesnel n'étaient-ils pas là. On finit par les voir arriver la nuit venue. On eut du mal à les reconnaître, tant ils étaient noirs de fumée. Madeleine, leur fille, avait le visage en sang.

Ils nous contèrent, alors, ce qui s'était passé. A peine étiez vous partis, qu'une bombe est tombée en plein sur votre maison. Tout est rasé, ainsi que chez les Levionnois, dont on est sans nouvelles.

Nous apprîmes l'horrible vérité, plus tard. Monsieur Levionnois devait s'en sortir boiteux pour la vie. Sa femme et sa belle mère furent tuées sur le coup. Hélas, la malheureuse Ginette, mortellement atteinte, agonisa toute la nuit et mourut le matin. Elle avait 16 ans.

Tout le village ne fut pas rasé, mais d'autres maisons souffrirent, également. Je ne saurai jamais la raison exacte de ce bombardement Américain. Voulaient-ils barrer la route aux fuyards Allemands. (2)

On demanda aux Quesnel : »et vous, que vous est-il arrivé ? Ils répondirent : »notre maison a reçu une bombe. Elle est en feu. Les vitres ont éclaté, et Madeleine a reçu plein d'éclats de verre. On a essayé d'enlever le plus gros, mais il doit en rester encore. »

La nuit du 26 au 27 se passa sans problèmes. Le 27 au matin, tous les hommes présents dans la maison, décidèrent d'aller au village, voir ce qui se passait.

Il resta environ une vingtaine de femmes et d'enfants, au hameau. A midi personne n'était revenu. Les femmes commençaient à s'inquiéter.

Au début de l'après midi, on commença à entendre des fusillades, dans notre secteur.

Apeurés, toutes ces femmes, avec les enfants, se regroupèrent en bas, dans la grande salle commune d'Angelina.

Les bruits ne cessaient de se rapprocher. Par la fenêtre fermée, on voyait les feux croisés des tirs.

On n'était déjà pas rassurés, mais notre angoisse atteignit son comble, quand on s'aperçut que notre maison était mitraillée.

En effet, les balles ne cessaient d'ébranler la porte : apparemment on nous prenait comme cible. Pourquoi ? les Américains, en train de nettoyer le secteur, pensaient que des officiers d'état major, s'étaient réfugiés dans la ferme, comme c'était arrivé précédemment.

Epouvantés, dans l'ignorance totale des événements, sans les hommes pour nous conseiller, personne ne savait que faire.

Dans le vacarme, et l'odeur de la poudre, je crus vraiment ma dernière heure arrivée.

Malgré mes huit ans, j'étais très consciente du danger mortel

Réfugiée sous la table, avec les autres enfants qui pleuraient, j'appelais mon père ma mère, à mon secours. La situation devenait intenable. On ne pourrait tenir longtemps ainsi : sortir, c'était se faire tuer instantanément, rester, ne valait guère mieux.

On se sentait pris au piège. Alors, Christiane Jamard eut une inspiration géniale. « Il faut hisser le drapeau blanc » dit-elle. On trouva un torchon, qu'on attacha, par deux bouts, à un manche à balai.

Christiane entrouvrit la porte, et passa avec précaution, le manche.

Miracle ! Le mitraillage cessa.

Christiane, avec beaucoup de courage, et de sang froid, sortit en agitant en l'air, son balai. Toutes les femmes, derrière, sortirent en criant.

Tout à coup, Christiane, levant le nez, se mit à hurler : « La maison est en feu, sortons tous d'ici ! ».

Chacun récupéra, en vitesse, qui son bébé de 4 mois, qui ses affaires ; moi, mon précieux sac à main, et ce fut une belle débandade, vers le chemin de terre, où le landau du bébé s'embourbait avec ses petites roues.

Arrivés à la jonction avec la route, nous nous trouvâmes, nez à nez avec quelques soldats, mitraillette au poing. C'était des Américains, habillés en tenue bariolée, de camouflage. Ils nous firent signe d'éviter la route, et de passer à travers champs.

La haie étant trop haute pour moi, l'un des soldats m'empoigna, pour me faire rapidement passer de l'autre côté. Nous arrivâmes, sains et saufs, au village.

La désolation, et le désordre, y régnaient. Nous vîmes alors l'étendue, impressionnante, des dégâts. La maison était devenue un tas de ruines.

Les Lebrun devaient chercher un toit. Avec joie et soulagement, on retrouva les hommes.

Quand le matin, ils avaient voulu retourner à la Picanière, les allemands, encore présents, les avaient empêchés de passer de notre côté, déjà aux mains des Américains.

Maintenant, le 27 au soir, tout était libéré, mais quelle pagaille sur la route ! Entre temps, la nuit était tombée. Ayant toujours été aveugle de nuit, je ne distinguais rien, et me laissais conduire.

Tout danger n'était pas écarté.

Des amis des Lebrun nous proposèrent de coucher, chez eux, mais ils habitaient en dehors du bourg. Il fallut encore reprendre cette maudite route, vers le sud cette fois. Nous n'y étions pas seule. Sans doute des convois allemands se repliaient, comme nous, mais l'aviation de chasse les traquait.

Mêlés à ces hommes qui m'a-t'on raconté après, tombaient comme des mouches, il nous fallut enjamber les cadavres. Heureusement que je ne voyais rien, j'aurais eu encore plus peur ! Je me contentais de contempler le feu d'artifice des fusées éclairantes, et des balles traçantes de couleur.

Cette fois encore, nous arrivâmes sains et saufs. Pour la troisième fois, en quarante huit heures ; nous avions frôlé la mort.

Il y eut encore, pourtant, un dernier incident dramatique, dans notre nouveau refuge.

Une infirmerie militaire américaine, s'était installée, à proximité, sous une grande tente.

Monsieur Quesnel alla leur demander de passer soigner Madeleine, ce qu'ils firent.

A peine ces quelques soldats étaient-ils sortis que faisait irruption, un groupe d'allemands, mitraillette au poing, et vociférants. On ne sait d'où ils étaient sortis. Ils voulaient qu'on leur dise, si on avait vu des américains, et où ils étaient.

Devant, le silence des adultes, chaque enfant fut mis en joue, pour dire s'il avait vu des Américains. Sans se concerter, chacun de nous répondit : non. Sans insister, ils tournèrent les talons. Ouf ! Nous avions eu peur, les adultes, encore plus que nous, ils craignaient que sous la menace, l'un des enfants ne parle, et attire des ennuis.

Les semaines qui suivirent, furent plus paisibles. Dans notre nouveau refuge, nous fîmes plus ample connaissance avec les troupes américaines, qui nous avaient libérés.

Nous eûmes la surprise de voir beaucoup de noirs, et quelques soldats qui parlaient le Français, avec un accent particulier, ressemblant à celui des Normands. Peut-être venaient-ils de Louisiane, descendants des Acadiens, chassés du Canada, par les anglais.

Je dois dire que tous ces soldats furent charmants, avec la population nous avons eu droit à force distributions de leurs paquets de rations, comportant un menu complet : corned-beef et autres conserves de viande, fromage genre hollandaise, très jaune mais très mou, et du pain carré sombre. Comme dessert, ils avaient du chocolat brun, et aussi, à ma grande surprise, des tablettes de chocolat tout blanc, fait au beurre de cacao. A cela, s'ajoutaient des bonbons, genre acidules, ronds et plats, d'environ 2 cm de diamètre, de toutes les couleurs, et conditionnés en rouleaux. Ces friandises nous parurent délicieuses.

Dans la campagne, aux alentours, le spectacle était désolant. Sur le bord des routes, et même dans les champs, on trouvait toute sorte de carcasses tordues de petits véhicules, et petits blindés.

Des camions Allemands avaient été abandonnés, avec tout leur chargement hétéroclite. Les gens du village récupéraient ce qui pouvait leur servir.

Par terre gisaient des bandes de munitions, balles et obus, inutilisés. On nous défendit d'y toucher, car tout cela pouvait exploser, à chaque instant.

A plusieurs endroits, on trouva de grands parachutes, soit blancs soit jaune citron, abandonnés dans les prairies.

Nous fîmes alors connaissance avec un tissu translucide, soyeux, et solide, que nous devions beaucoup utiliser, par la suite : le nylon. Dans un parachute, il y avait assez d'étoffe pour une robe longue de mariée, ou plusieurs beaux chemisiers, et jupons. Les dames et demoiselles du village se partagèrent tout cela. Quant à moi, je me suis contentée de rapporter, un tout petit bout de cordon de parachute jaune, de 30 cm de environ. Je l'ai toujours dans ma boîte à souvenirs.

J'ai lu plus tard, qu'il n'y pas eu de vrai parachutages dans notre région, mais que pour détourner l'attention de l'ennemi, on avait fait descendre des mannequins, à la place d'hommes.

Fort heureusement, Pierre et Marthe Lebrun, possédaient une autre maison, à Notre Dame de Cenilly, à usage uniquement professionnel. Après la destruction de leur habitation ; c'est là qu'ils se réinstallèrent, avec moi.

Tout ce qui était utilisable, fut sorti des décombres. Mon petit lit en fer forgé laqué blanc, avait bien résisté, mais s'était complètement retourné. Enfouis sous les couvertures, on retrouva intact, mon ours Claude, et mon grand baigneur. Je crois que ce dernier est toujours dans la famille, prêt à resservir à une nouvelle génération d'enfants.

Le 24 août 1944 Paris fut libéré à son tour. Quelques semaines plus tard, à Notre Dame de Cenilly, on eut l'heureuse surprise de voir arriver Simone Jamard.

Les communications étant toujours coupées, les gens ne pouvant voyager qu'en auto-stop, par petites étapes, et en couchant dans les gares. Il fallait quand même beaucoup de courage, pour s'embarquer sur les routes.

Or, Simone avait décidé de me ramener chez mes parents, restés sans nouvelles de moi, depuis plus de 3 mois.

Maman et Maurice s'étaient réfugiés pendant quelques mois chez la mère de Simone. Quand ils lisaient les nouvelles de Normandie, où il était question de Saint Lo, maman s'inquiétait à mon sujet, auprès de Germaine. Pour la rassurer, celle-ci lui répondait invariablement que : « Notre dame de Cenilly ne figurerait probablement dans aucun des communiqués, l'endroit n'ayant pas d'intérêt stratégique

Donc, un beau jour de septembre je dis au –revoir à l'oncle et à la tante Lebrun, que je reverrai chaque vacances d'été, les années suivantes.

Simone, portant ma valise et moi mes petites affaires personnelles, nous voilà parti sur les routes. Nous nous sommes arrêtés à Saint Lo, probablement hébergés par la tante de Simone. C'est là que je vis toute l'ampleur des destructions. Ensuite, nous sommes passées par Bayeux, première ville libérée par les alliés et restée intacte, puis nous avons traversé Caen. Etant donné l'étendue de la ville, j'ai encore été plus impressionnée Qu'à Saint Lo, par les dégâts : que des ruines, et pas un mètre sans un énorme trou de bombes.

Je ne me souviens, ni des étapes suivantes, ni de la durée de notre voyage ; plusieurs jours en tout cas.

Ce dont je suis sûre, c'est que, parties de Mantes, nous sommes entrées dans Paris, juchées sur un grand camion découvert, plein de gros tonneaux rouges de mazout. D'être restées assises sur ces fûts métalliques, fut particulièrement pénible.

Je retrouvai ma famille Wolnerman, au complet, 108 boulevard de Ménilmontant. Eux, comme moi, avaient échappé à tous les dangers.

Il me reste à conclure par la constatation suivante.

Si nous sommes tous restés vivants, après cette guerre, ce n'est ni grâce à notre intelligence, ni par de l'argent, ni par de la débrouillardise, ni en récompense de nos mérites.

Il y a autre chose, que le hasard seul n'explique pas, et qui échappe à la logique humaine. Quand le destin nous est contraire, hélas, on ne peut rien.

Par contre, il faut avoir l'humilité de reconnaître, que lorsque nous bénéficions d'une succession constante de chances, c'est à la providence, qu'on le doit.

Si elle nous protège, nous nous en sortirons toujours. Ainsi se termine mon récit, qui fait suite à celui de mon frère Maurice.

Nous avons enregistré ces souvenirs en décembre 1992.

(1) A Cette époque, où l'on devait être méfiants, personne ne parlait ouvertement. Même après la guerre, je n'ai jamais évoqué le sujet de savoir qui, dans le village, avait été au courant de mon identité Juive. Je n'ai su que très récemment, qu'en dehors des adultes de la famille Lebrun, seuls avaient été mis dans la confiance, l'institutrice madame Leconte, et l'abbé Villain. L'un et l'autre promirent de ne rien dire.

(2) Je vais essayer de répondre à cette interrogation sur le bombardement des civils. On ne peut bien en comprendre la cause, que si l'on se réfère à l'opération COBRA, dont j'ai relaté les détails page 10. En effet depuis le 6 juin les soldats américains avaient payé un lourd tribut, car la guerre des haies rendait leur progression difficile.

Le général Patton voulait avancer au plus vite, tout en épargnant la vie de ses troupes. Il fallait donc nettoyer le terrain au moyen de l'aviation, pour réduire au maximum la résistance des armées occupantes. Et comme les soldats allemands étaient logés chez l'habitant, les chambres libres ayant toutes été réquisitionnées, les avions ne pouvaient discerner où se trouvait l'ennemi. Tout cela explique pourquoi les civils du village ont été d'innocentes victimes. Jusque là, ils se sentaient à l'abri à l'intérieur des maisons. Aussi ils n'ont pas songé à fuir. On peut supposer que les Lebrun, toujours sur le qui-vive pour me protéger, se soient davantage méfiés

Le 21 Mai 1944

M^r et Madame

Nous avons reçu la brouette de Denise elle est très contente car quand il va faire beau elle ira se promener dans le jardin mais en ce moment il ne fait pas bon y aller car il fait bien froid. Nous avons reçu le colis de ravitaillement. Je vous en envoie un colis de 7 Kilo je l'ai fait mettre au St. L^o car chez nous on ne peut plus mettre les colis u la poste que très faibles. Vous s^omez tous en bonne santé et nous désirons u notre lettre vous trouve de même

Recevez M^r et M^{me} et votre familles nos
Meilleures amitiés Marthe

le 21 mai 1944

re famille je vous envoie un compliment que j'ai fait a l'école pour faire
'aider a mon papa et a ma maman ma et a mon frère je suis
aujourd en bonne santé j'ai reçu ma brouette je suis très contente
Christiane a porté le tissu chez la couturière elle me fera des robes
m'amuse bien bon baisers a toute la famille Denise



*La famille Wolnerman en février 1943, juste avant le départ de Denise en Normandie
De gauche à droite : Isaac Denise Rose Frymeter et Maurice.*



*La famille Lebrun en août 1942 : de gauche à droite Germaine Jamard Marthe Lebrun
Christiane Jamard Alfred Lebrun Pierre Lebrun l'enfant René Lebrun*



*En Normandie mai 1944
Marthe LEBRUN et sa nièce Christiane JAMARD (cousine de Simonne)*



*En NORMANDIE mai 1944
Denise WOLNERMAN, dans le jardin, avec Marthe LEBRUN à l'arrière plan*



Septembre 1942 Simonne Jamard , René Lebrun à notre Dame de Cenilly



Simonne JAMARD vers 1944









Pierre LEBRUN VERS 1943